

LOUISE DELGADO

# LES DERNIERS GARDIENS

T.1 – LA PORTE



Louise Delgado

Les Derniers Gardiens

*Tome 1 - La Porte*

© Louise Delgado, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9438-2

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Arthur et Florian, qui supportent mes absences.

# PROLOGUE

La chute était vertigineuse. Le vent sifflait à ses oreilles, se mêlant en un vacarme assourdissant aux battements affolés de son cœur qui tambourinaient contre ses tympans. Et derrière tous ces bruits effroyables, preuves de sa fin imminente, le rythme doux et paisible du cœur de celui qui la serrait contre lui.

C'était donc ainsi qu'elle allait mourir. Dans ses bras, la tête blottie contre son torse, écoutant son cœur indifférent à leur sort funeste, sa cadence à peine perturbée alors qu'ils tombaient, se dirigeant à toute vitesse vers le sol.

Les yeux grands ouverts, Elsa regardait sa vie s'achever de façon inéluctable. Elle allait mourir, et elle ne savait même pas s'il l'avait vraiment aimée. Il l'avait amenée ici, la précipitant vers une mort certaine, et maintenant ils allaient s'écraser, sans qu'elle ait jamais su qui il était réellement.

Elle eut une dernière pensée pour l'adolescente qu'elle avait été. Elle s'était toujours appliquée à ne jamais déborder des cases, mais à présent que son monde avait pris une tournure extraordinaire, elle réalisait que ces derniers jours de son existence lui avaient semblé être les premiers. Elle vivait. Enfin. Il était inconcevable que cela soit déjà la fin.

Elle ferma les yeux pour ne pas voir l'impact.



# 1

Il y a des élèves dont on se souvient parce qu'ils sont incroyablement doués. D'autres, parce qu'ils sont incroyablement nuls. D'autres encore, parce qu'ils sont insolents. Il y aussi les meneurs, et les souffre-douleurs. Les exceptionnellement beaux, et les exceptionnellement moches.

Elsa Perret n'appartenait à aucune de ces catégories. En adolescente qui se respecte, elle avait appris à se fondre le plus possible dans la masse, pour faire partie de cette grande majorité d'élèves dont les enseignants ne se souviennent pas. Son seul signe distinctif était une paire de larges lunettes rondes à la monture bleue qui lui permettaient de mieux voir de loin et qu'elle ne mettait que lorsque cela était strictement nécessaire, c'est à dire en classe, devant la télévision ou au cinéma, pour ensuite les ranger précipitamment dans leur petit boîtier gris dès qu'elle n'en voyait plus l'utilité.

Brune, mince, de taille moyenne, plutôt jolie mais discrète, elle s'était appliquée à devenir une adolescente tout à fait ordinaire, et cela lui convenait parfaitement. Son petit monde se résumait à ses copines, au lycée, et aux potins. Elle se sentait à l'aise dans cette routine confortable et rassurante.

Alors le jour où ses parents leur avaient annoncé, à son petit frère et à elle, qu'ils quittaient la France pour tous déménager aux États-Unis, son monde s'était écroulé.

C'était un dimanche matin du mois de mai, calme et ensoleillé. Ils avaient pris leur petit-déjeuner en famille, et rien ne laissait présager ce grand chamboulement. Peut-être que leurs parents étaient un peu plus tendus que d'habitude, mais Elsa n'y avait pas prêté attention.

Il faisait un temps magnifique, on entendait les oiseaux chanter à travers le double-vitrage et les rayons du soleil enveloppaient la table de la salle à manger d'une chaude lumière orangée. Il se dégageait de l'ensemble une atmosphère douce et paisible.

Son père avait posé sa tasse à café de façon abrupte. La deuxième de la

matinée ; ce qui était rare le dimanche, cela aurait dû attirer son attention.

Ils avaient échangé un regard rapide avec sa mère. L'espace d'un instant, Elsa y avait décelé de l'appréhension, mêlée d'une certaine excitation. Et elle avait compris. Il allait se passer quelque chose de terrible.

Elle avait soudain été emplie d'un sentiment de peur irraisonnée. Instinctivement, elle pressentait que c'était la fin de sa vie telle qu'elle la connaissait. Là, tout de suite, maintenant, il allait se passer quelque chose d'irréversible. La fin de son monde. Et à seize ans, cela équivalait à la fin du monde.

Tout se passa très vite dans sa tête. Son regard alla de son père à sa mère, puis de sa mère à son père, et s'arrêta sur la vue du jardin derrière la fenêtre, se posant sur un arbre dont les feuilles scintillaient dans la lumière dorée du soleil. Elle resta un instant absorbée dans la contemplation du paysage, reprenant espoir. Elle se trompait forcément. Rien ne pouvait lui arriver, un jour comme celui-là.

Elle releva ses grands yeux noisettes vers sa mère, et son cœur s'arrêta de battre. Sa mère faisait un imperceptible hochement de tête en direction de son père, comme pour l'encourager. Son père prit une profonde inspiration, comme s'il s'apprêtait à réaliser une performance dangereuse. Sauter dans le vide. Foncer dans un mur.

*Mettre fin à son monde.*

Elsa se sentit glacée, comme pétrifiée. Elle avait envie de lui crier de se taire. Mais elle n'en fit rien, et son père prononça les mots qui allaient changer leurs vies :

— Les enfants, votre mère et moi avons une bonne nouvelle à vous annoncer. On m'a proposé un poste aux États-Unis. Ils ont fait des découvertes intéressantes en paléogénétique qui relèvent de mon domaine d'expertise.

Martin Perret était chercheur. Il voyageait régulièrement, et partait parfois plusieurs mois dans le cadre de son travail. Mais jusqu'ici, ses déplacements s'étaient toujours situés en Afrique.

— C'est une véritable opportunité, ajouta-t-il avec un large sourire digne d'un

représentant de commerce.

Elsa songea à la première fois qu'il l'avait emmenée chez le dentiste pour lui faire arracher une dent de lait qui ne tombait pas. Il avait arboré le même sourire, trop exagéré pour être vrai, en lui expliquant qu'on allait juste examiner sa bouche.

— Quand j'ai vu la proposition de salaire, j'ai cru qu'ils avaient mis un zéro en trop, haha, poursuivit-il avec un petit rire forcé.

Il chercha sa femme, Claire, des yeux.

— C'est un poste fixe, enchaîna-t-elle. Nous allons tous déménager.

— Aux États-Unis, reprit Martin sur un ton jovial. Super nouvelle, hein ?

Ce n'est pas tant la nouvelle en elle-même que la manière hypocrite dont son père l'annonçait qui fit sortir Elsa de ses gonds. Il les prenait pour des idiots, ou quoi ?

— Quoi ? explosa-t-elle. Jamais de la vie ! Je ne bougerai pas d'ici !

Son frère Thomas restait muet, abasourdi par la nouvelle.

— Ce n'était pas une question, Elsa. C'est décidé. Nous déménageons le mois prochain.

— Jamais de la vie, répéta-t-elle. Comment ça, décidé ? Vous ne nous avez même pas demandé notre avis ! Depuis quand est-ce que vous le savez ? Et puis je ne parle même pas anglais ! C'est n'importe quoi... C'est hors de question, je reste en France !

Sans qu'elle puisse les retenir, des larmes s'étaient mises à couler sur ses joues. Elle tremblait de rage et serrait les poings en défiant ses parents du regard.

— On sait que cela va représenter un grand changement dans vos vies, répondit calmement sa mère. Nous partons tous loin de tout ce que nous connaissons. Nos amis, notre famille... Pour nous non plus ce n'est pas si simple. Mais nous allons tous y gagner dans les années à venir. Nous allons faire de nouvelles connaissances. Découvrir une autre culture. Grâce au nouveau salaire de votre père, vous pourrez fréquenter les meilleures écoles. C'est une chance pour nous tous. Beaucoup de gens aimeraient être à notre place.



— Eh bien je la leur laisse, ma place. J'ai presque seize ans. Je peux rester vivre chez Mamie...

— Nous partons tous, point final, trancha Martin.

— Comment vous pouvez nous faire ça ? Je vous déteste !

Elle sortit comme une furie de la cuisine pour grimper quatre à quatre les escaliers jusqu'à sa chambre, où elle se réfugia pour pleurer.

Elle resta un long moment recroquevillée sur son lit, en position fœtale. Le beau temps à l'extérieur semblait la narguer. Comment est-ce que la Terre pouvait continuer à tourner comme si de rien n'était ?

Soudain, sa vie passée jusque-là lui paraissait étonnamment courte. Elle avait l'impression que tout s'était passé en un clin d'œil, comme si tout ce qu'elle avait vécu jusqu'alors venait d'être effacé en un battement de cils, et que ses yeux se rouvraient sur un monde neuf, où tout était à découvrir. Elle se revoyait enfant, courant dans l'herbe dans le jardin. À l'école primaire, rencontrant sa meilleure amie, Diane, pour la première fois. Le premier baiser, au collège, avec Léo. Dans les couloirs du lycée, le premier jour, Diane gloussant derrière elle. Le vent dans les cheveux à la plage. Avec ses copines, toussotant autour d'une cigarette à l'abri de la pluie dans un jeu pour enfants. Le visage défait de Lucas, quand elle avait mis un terme à leur relation le mois dernier.

Lucas. Ils avaient quand même passé un an ensemble. Elle ne savait pas très bien elle-même pourquoi c'était fini. Elle avait simplement eu envie de nouveauté.

Et voilà. Maintenant la nouveauté s'imposait dans sa vie, tellement violemment que tout son passé, tous ses grands moments de bonheur, toutes ses peurs, toutes ses tragédies n'étaient plus qu'un grain de sable qui venait de se faire balayer en un coup de vent.

Elle prit son téléphone et le contempla un instant, pensive. Comment annoncer à ses amies que c'était la fin du monde ? Qu'elles allaient être séparées, alors qu'elles arrivaient enfin au moment le plus intéressant de leurs vies ?

Elle hésita. L'écrire noir sur blanc, ce serait confirmer que c'était bien réel. Elle n'avait pas encore intégré l'information. Il lui était impossible d'admettre qu'ils allaient déménager. Que sa vie telle qu'elle la connaissait était finie.

Elle pianota rapidement une simple phrase, qu'elle lança sur les réseaux sociaux : « Mes parents veulent qu'on déménage aux États-Unis ».

Quelques secondes plus tard, son portable se mit à émettre des sons et à vibrer sur un rythme effréné. Elsa lut les réactions de ses amis, en quête de réconfort. Et elle écarquilla les yeux.

Visiblement, personne ne comprenait en quoi c'était un problème.

Leurs réactions étaient toutes identiques : « Veinarde ! », « Quelle chance ! », ou encore : « Pff dire que mes parents ne veulent même pas partir à plus de cent bornes pour les vacances... ».

Le pire était la réponse de Diane : « Quoi ? ? Trop jalouse ! ».

Elsa la relut plusieurs fois, interloquée. Peut-être s'était-elle mal fait comprendre. Qu'est-ce qu'il aurait fallu mettre pour que les gens saisissent ? « Mes parents veulent qu'on déménage aux États-Unis, mais pas moi » ? Ou bien « C'est l'horreur, mes parents veulent qu'on déménage aux États-Unis » ? Ou alors, plus direct : « C'est la fin du monde » ?

Elle décida d'ajouter : « Oui, enfin, ils ne m'ont pas demandé mon avis... ».

Diane répondit du tac au tac : « Parce que tu aurais dit non ? ».

Elsa n'en revenait pas. Ils ne comprenaient pas. Tout le monde avait l'air de penser que c'était la chose la plus fantastique qui puisse arriver. Ses copines étaient jalouses et répétaient que c'était absolument génial, et que c'était hallucinant qu'elle ne se rende pas compte à quel point elle avait de la chance.

C'est les É-TATS-U-NIS, c'est Hollywood, c'est nos chanteurs préférés, c'est le RÊVE-DE-TOUTE-MA-VIE... C'est les É-TATS-U-NIS, Elsa, tu vas aux É-TATS-U-NIS !

Mais tout ce qu'elle voyait, elle, c'était qu'elle allait partir à des milliers de kilomètres de là où elle avait toujours vécu, dans un pays où tout le monde parlerait anglais sauf elle, et qu'elle y allait SEULE (sa famille ne comptant pas bien sûr).